

court repos, partent pour Saint-Denis. Les événements se précipitent. Quelques jours après, c'est le notaire Cormier qui fuit de Montréal et s'achemine en cabriolet vers St-Denis. Il arrête à Saint Mathias et à son départ Henriette l'accompagne. Mais entre Chambly et St-Denis, chez M. de Rouville, bivouaquent les "Habits rouges" du colonel Wetherall et du lieutenant Fenwick; la route est barrée par un canon. Une ruse de Mlle de Thavenet — visite prétextée chez la couturière de Saint-Hilaire — lui procure un laissez-passer pour la voiture de M^{re} Cormier car la jeune fille a confié son cheval au notaire et s'est mise en tête de passer le cabriolet du tabellion par le grand chemin, après avoir fait reculer le canon par les Anglais eux-mêmes. Tout lui réussit. Le notaire, sous bois, a traversé, pendant ce temps, la monture d'Henriette. Ils se rejoignent un peu plus loin, font de nouveau échange de leurs moyens de locomotion et marchent à grande allure vers Saint-Denis.

Enfin, troisième et dernière partie, nous assistons aux préparatifs des patriotes pour recevoir les "habits rouges", puis à la bataille de Saint-Denis qu'ils gagnent et à celle de Saint-Charles qu'ils perdent. Le lieutenant Fenwick meurt d'une balle que lui tire Cotineau à Saint-Charles. Brown, l'espion est mort à Saint-Denis en cherchant à rejoindre l'ennemi. Henriette de Thavenet l'ayant aperçu à ce moment dans une glace, l'a abattu d'un coup de fusil. Puis ce sont les arrestations. Armontgorry est fusillé, plusieurs patriotes sont exécutés, d'autres déportés. Lord Gosford part pour l'Angleterre, mais Colborne qui veut être gouverneur ne le sera que par interim, et il en est fort dépit. Quant à Henriette de Thavenet, grâce au laissez-passer de Wetherall, elle retourne sans être inquiétée au manoir de Saint-Mathias, où elle découvre en son cœur, après l'action, qu'elle aimait le brave et généreux écossais Fenwick.

Tout ce récit est vivement conduit. Les personnages et les lieux dessinés avec sobriété et suffisamment de justesse. L'allure impersonnelle du roman ne nuit pas à l'intérêt et permet peut-être à l'auteur d'éviter un écueil. Cette page d'histoire qu'il a ressuscitée dans son œuvre d'imagination, est encore assez discutée. Nous lui savons gré de sa discrétion. S'il eut accusé davantage les traits de ses acteurs, de ceux surtout qui ont leur place dans la grande histoire, il eût couru grand risque d'errer. Tandis qu'à la vérité rien ne choque dans son roman. Il eût peut-être gagné à faire face

à la difficulté, mais félicitons un débutant d'avoir été sage et sans présomption. M. de Roquebrune, fort de l'expérience acquise, produira, certes, quelque œuvre plus vigoureuse, ses Habits rouges n'en sont pas moins un heureux commencement.

Le roman de M. de Roquebrune se rattache, en effet, à une période historique; il en reproduit assez bien, je crois, l'esprit, les sentiments et les mœurs, et il ne montre que d'une manière épisodique des personnages trop connus par l'histoire. D'autre part, tout en étant une évocation animée et colorée, un roman, il est cependant bâti avec l'appui d'une documentation très exacte. Ce n'est pas là mince mérite. Si les Habits rouges n'ont ni la vigueur de pensée et de style, ni la forte armature des romans historiques de Balzac, de Barbey d'Aurévilly ou d'Alphonse Daudet; ils valent mieux, je pense, que les romans de Marmette.

Ce dernier, par reconstruction directe, comme M. de Roquebrune, a fait revivre quelques périodes de notre histoire, mais il n'a pas au même degré que l'auteur des Habits rouges certaines qualités de mesure, ni autant de sobriété. Aussi bien, je crois les Habits rouges de meilleure étoffe que la plupart de ses ouvrages.

Du reste, le livre de Roquebrune se fait lire d'une traite, comme je l'ai déjà écrit, et mérite la sympathie du lecteur. C'est la grâce que je souhaite le plus sincèrement du monde à l'auteur des Habits rouges et qu'il recommence bientôt...

Ferdinand BÉLANGER.

On monte l'escalier, qui est très dur, et Bébé, avec ses petites jambes, a toutes les peines du monde à opérer l'ascension.

Son père le pousse par derrière tout en lui répétant :

— Allons !... Courage donc !... courage !

— Mais, papa, soupire à la fin Bébé hors d'haleine, je courage tant que je peux !...

La petite Jeanne, qui est aussi paresseuse qu'ignorante, disait un jour à sa mère, en revenant de sa pension :

“ Maman, j'ai manqué d'être la première !

— Toi ?

— Oui, maman ; et la preuve, c'est que c'est la petite à côté de moi qui l'a été ! ”